



HAL
open science

Rituels et communication politique moderne

Marc Abélès

► **To cite this version:**

Marc Abélès. Rituels et communication politique moderne. Hermès, La Revue - Cognition, communication, politique, 1989, 4 (Le nouvel espace public), pp.127-141. <hal-00493566>

HAL Id: hal-00493566

<https://hal.science/hal-00493566v1>

Submitted on 19 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

marc abélès

RITUELS ET COMMUNICATION POLITIQUE MODERNE

1. Introduction

Je partirai de deux acceptions possibles de la notion de rite dans notre culture. La première acception, consiste à considérer comme des rites des actes essentiellement répétitifs qui ponctuent certains moments de l'activité privée ou publique¹: saluer quelqu'un qu'on connaît, prendre son petit-déjeuner le matin, etc. En ce sens on ne s'étonnera pas que l'activité politique ait engendré des rites qui président au fonctionnement de cette société relativement fermée que constitue l'élite des gouvernants. Chez nous, par exemple, le conseil des ministres du mercredi apparaît ainsi comme un de ces rituels auxquels on ne se soustrait pas quels que soient les rapports entre Président et Premier ministre ; de même la passation des pouvoirs donne lieu à une série d'actes publics dont le déroulement suit un canevas bien précis: l'arrivée du nouveau, l'accueil par l'ancien, l'entretien tête à tête ; les paroles prononcées devant les journalistes ; la photo du départ de l'ancien accompagné par le nouveau. La vie publique est riche en actes de ce type ; on trouve même des professionnels spécialisés dans la mise en œuvre de la ritualisation: les chefs du protocole.

Envisageons maintenant la seconde acception de cette notion de rituel: comme la première elle renvoie à l'idée d'une formalisation de l'activité sociale ; mais on prend en compte la portée symbolique de ces enchaînements d'actes et de paroles dans un contexte plus général.

La littérature anthropologique nous a habitués à scruter l'intrication du politique et du rituel dans des sociétés où le pouvoir est inséparable du sacré et comporte une dimension surnaturelle. Prenons par exemple le cas des royautes divines où le monarque est garant non seulement du bon fonctionnement de la société, mais aussi de son insertion dans le cosmos. D'où la nécessité de pratiquer des rites fort complexes dont l'objectif explicite est de rejeter loin du royaume les épidémies et autres catastrophes naturelles ; les grands rituels d'intronisation pratiqués chez les Shilluk, chez les Mossi, chez les Swazi ont fait l'objet d'analyses ethnologiques très développées. Ils mettent en œuvre une symbolique élaborée qui déploie des correspondances entre éléments naturels (soleil), territorialité (dans certains cas le nouveau roi est appelé à parcourir l'ensemble de son royaume, faisant étape dans certains lieux consacrés, mimant ailleurs une reconquête), groupes sociaux (les captifs, les nobles, les castes d'artisans, les femmes, etc.). Le rituel apparaît ici comme mise en scène de l'interférence entre le politique et le sacré.

Les travaux des historiens ont également mis en évidence la ritualisation du politique entendue dans son acception forte. Des ouvrages comme *Les deux corps du roi* de Kantorowicz ou *Le roi ne meurt jamais* de Ralph Giesey envisagent également la dimension symbolique de la royauté, les rites qui se rattachent à cette conception où le monarque est pensé à la fois comme être humain singulier et comme incarnation d'un ordre surnaturel. Les cérémonies d'intronisation donnent à voir cette double dimension du pouvoir monarchique à travers une très riche trame symbolique. Ici l'imbrication du politique et de ce qu'on peut nommer le sacré ou le religieux est très forte. Comme l'écrit Lefort (1986, 261), « on ne saurait séparer ce qui relève de l'élaboration d'une forme politique... et ce qui relève de l'élaboration d'une forme religieuse ». Que dire maintenant de nos sociétés modernes, notamment celles où les républiques ont pris la place des régimes monarchiques, comme c'est le cas en France.

Généralement les auteurs mettent l'accent sur cette dissociation du pouvoir et du sacré qui caractériserait notre époque. Le spectacle politique aurait ainsi pris le pas sur les manifestations traditionnelles qui faisaient référence à une transcendance (Dieu, la loi). Politique-spectacle, marché où l'on propose au public des produits dans les meilleures traditions commerciales et publicitaires. Bref, le politique comme espace de consommation se substituerait à un univers reposant sur des hiérarchies stables. Il y a déjà plus d'un quart de siècle J. Habermas indiquait à propos de la « sphère publique politique » qu'« elle est investie par une "Publicité" de démonstration et de manipulation fabriquée par les organisations sans qu'y collabore le public désormais vassalisé. » Plus récemment d'autres auteurs mettent l'accent sur cette sorte de dérive des démocraties où les légitimités se construisent sur des savoir-faire. Sans entrer dans ces débats, il est clair cependant qu'une réflexion sur le rituel et la communication moderne pose les questions suivantes : la politique est-elle en quelque sorte absorbée par la toute-puissance des médias, au point que l'activité principale de l'homme public consisterait désormais à s'exhiber comme porteur d'un message intelligible pour le plus grand nombre ? A l'animal politique succéderait l'homo loquens, l'animal communiquant ? Quelle est alors la place des rituels dans ce contexte nouveau ?

Lorsque la communication prend le devant de la scène, prime est donnée à l'innovation : il faut sans cesse renouveler, à défaut du message, le support du message. A l'opposé le rite met toujours en jeu une tradition et il prend tout son relief par référence explicite ou implicite à la tradition. Autre trait caractéristique : la communication moderne tend à accentuer fortement l'individualité. Devant son écran le téléspectateur attend de voir surgir un visage, il est attentif à une voix, à un ton : un bon leader est celui qui a su construire cette « différence » à l'aide des spécialistes en marketing et en audiovisuel. Dans le rite, au contraire, l'officiant aura tendance à s'effacer pour mieux laisser parler les symboles, pour inscrire son action dans un système de valeurs qui le dépasse et à raison d'une histoire collective plus englobante. Ce qui prime ici, c'est le système de valeurs et de symboles réactualisé par l'acte rituel. Un dernier aspect notable de la communication politique moderne est son caractère déterritorialisé. Un leader peut immédiatement communiquer à l'ensemble de la planète le message de son choix ; plus besoin de déplacer les foules. Chacun vit la politique dans son fauteuil. Voici un autre élément de contraste avec les pratiques rituelles auxquelles nous avons fait référence et qui mettent en scène la dimension du territoire.

Toutes ces observations mettent en évidence une sorte de hiatus entre la communication politique moderne et les différents aspects du rituel qui ont jusqu'ici prévalu dans les sociétés traditionnelles : sacralité, tradition, effacement relatif de l'individu en tant que support des valeurs collectives, territorialisation des pratiques. Du moins au premier abord. Car je voudrais montrer que les choses sont peut être moins simples qu'il n'y paraît. D'une part l'apparition de ces nouvelles formes de communication politique n'implique pas mécaniquement, me semble-t-il, la disparition de pratiques qui sont liées à toute une conception de la vie publique ; d'autre part il faut se demander, et j'essaierai de le faire, si loin qu'il y ait réellement antinomie entre le travail rituel et l'utilisation des médias, ceux-ci ne favorisent pas l'émergence de nouvelles formes qui combinent les référents anciens et les procédures modernes.

Mon propos s'appuie sur une longue enquête que j'ai menée depuis 1982 sur la vie politique locale dans un département français, l'Yonne (Abélès, 1989). C'est un travail purement ethnologique où j'essaie de mettre en perspective une population assez exotique, un microcosme doté de règles et réseaux : les hommes politiques dans notre pays. Il m'a semblé également intéressant d'analyser dans le prolongement de ce travail quelques uns des rituels pratiqués par des hommes d'État, le plus représentatif étant François Mitterrand dont j'analyse ailleurs (Abélès 1986) deux performances publiques : l'inauguration de la gare de Nevers et le pèlerinage de Solutré. Ne souhaitant pas me répéter, je préfère soumettre à la discussion une mise en forme plus élaborée de ces résultats de recherche.

2. Rituels consensuels et rituels d'affrontement

Rites consensuels

Sans trop s'enfoncer dans la France profonde, l'observateur discerne très facilement tout un ensemble de pratiques qui s'apparentent aux rituels décrits par les anthropologues dans des univers plus exotiques. A vrai dire, il suffirait de consulter l'agenda d'un de nos notables pour s'apercevoir qu'une part non négligeable de son activité relève du rite. Par exemple, suivons l'un de nos députés pendant les trois journées qu'il consacre, généralement en fin de semaine, à sa circonscription. Il est rare qu'il n'y ait pas une inauguration à effectuer dans l'une des communes de son territoire ; dans une autre il va devoir participer à une commémoration ; ailleurs il serait bon qu'il assiste à l'anniversaire du centenaire local. Dans un autre canton on l'attend pour le vin d'honneur qui va clore la réunion du syndicat intercommunal. Ce n'est pas terminé : la finale des championnats de football des juniors a lieu ce dimanche, il serait de très mauvais goût pour un élu d'être totalement absent en cette circonstance. Il lui faut au moins se présenter pour remettre la coupe, et à l'occasion célébrer les vertus de la jeunesse.

Un maire, un conseiller général, un parlementaire, un ministre, quel que soit le poids des fonctions qu'il détient, ne se dérobera jamais devant ce qu'il considère comme des devoirs associés à son (ou ses) mandats. Et c'est sans étonnement excessif que la population d'un petit village verra un matin un ministre en exercice se déplacer pour inaugurer une salle polyvalente, ou un club du 3^e âge, accompagné du préfet, des maires et des autres élus du voisinage. M. le ministre n'est-il pas après tout (ou plutôt avant tout) un conseiller général et un député ? Les gouvernements passent, les rites demeurent. A commencer par ces deux formes distinctes que sont les inaugurations et les commémorations, versions modernes des rites propitiatoires et des rites expiatoires.

Prenons l'exemple des inaugurations : il ne viendrait à l'esprit de personne d'entrer dans un nouveau bâtiment public avant que celui-ci n'ait fait l'objet d'un rite dont chacun connaît le déroulement et vivra sans surprise le dénouement. On peut citer deux inaugurations effectuées par des hommes que le jeu politique situe aux antipodes : l'une concerne la gare de Nevers et met en scène François Mitterrand, l'autre se situe dans la petite ville d'Avallon dont Charles Pasqua inaugure le centre de secours.

Le 14 février 1986 le Président se rend en train dans la Nièvre, département dont il a été l'élu pendant plus de 30 ans. A Nevers il est accueilli par les députés, le préfet, le président du conseil général, le directeur régional de la SNCF. Lui-même est accompagné de plusieurs ministres et du président de la SNCF. Le rite se déroule selon une ordonnance précise. Le tapis rouge a été déroulé, le Président sort dans la cour de la gare et passe en revue un détachement du 7^e R.A. Sous les applaudissements de la foule il se dirige vers l'entrée de la gare. Il contemple

l'édifice un instant. Puis il coupe le ruban symbolique. Ensuite il dévoile une plaque commémorant cette inauguration. Suivi de plusieurs centaines d'invités, François Mitterrand entreprend alors de visiter les locaux sous la conduite du directeur. Douze minutes plus tard, il revient dans la salle des pas perdus où une petite estrade a été aménagée. Après avoir écouté les discours successifs du député-maire et du président de la SNCF, le Président s'exprime, évoque son attachement au département, son plaisir à s'y retrouver peu de temps avant les tempêtes électorales. Le discours est retransmis à la foule rassemblée à l'extérieur de la gare. Le président de la République dépose ensuite une gerbe à la mémoire des cheminots morts au champ d'honneur. Il se dirige vers le buffet où un cocktail a été préparé pour les invités, non sans dédicacer au passage un exemplaire de son dernier livre aux gérants de la librairie de la gare. Sans s'attarder, le Président sort dans la cour. Il prend un petit bain de foule avant de monter dans sa voiture. La journée est loin d'être finie. Aux quatre coins du département, les rites se succèdent : remises de décorations, inauguration d'un ensemble d'immeubles rénovés, inauguration d'une stèle à la mémoire de son ancien suppléant, etc.

L'année suivante, le 7 décembre 1987 j'assiste à un déplacement de Ch. Pasqua dans l'Yonne. Il est venu inaugurer le centre de secours d'Avallon. C'est aussi l'occasion d'un déjeuner à la préfecture d'Auxerre et d'une présentation des conseillers généraux auxquels il exprime ses conceptions en matière de décentralisation et de sécurité. A Avallon le ministre est accompagné des deux députés de la majorité, du président du conseil général, du préfet et d'autres personnalités locales. Le conseiller général socialiste d'Avallon est présent, mais dans le public. Parleront successivement outre le ministre, le maire d'Avallon, également membre de la majorité, le président du conseil général et le capitaine des sapeurs-pompiers. Mais auparavant le ministre salue le drapeau, et passe en revue les sapeurs-pompiers. Il serre des mains, puis se dirige vers un ruban qui a été tendu devant le bâtiment : il le coupe ; on applaudit et il embrasse deux enfants en costumes locaux. Il est tard dans l'après-midi ; on a longtemps attendu dans le froid ; le public commence à maugréer sur les hommes politiques. Le ministre arrive, brusquement tout change. Autour de moi les gens semblent contents d'être là. Après les discours Pasqua remet des médailles à certains pompiers ; le maire d'Avallon lui fait don d'une médaille de la ville. On se congratule. Puis tous se précipitent vers les buffets bien garnis pour la circonstance. Le ministre serre des mains, échange quelques mots avec les invités que lui présentent les notables locaux. Un peu plus tard, il part pour un meeting au centre ville.

J'ai rapidement retracé les deux rites d'inauguration. Le schéma est le même dans les deux cas. Passage en revue, coupe du ruban, discours des différents protagonistes, libations. Le protocole adopté se conforme à un canevas traditionnel, et l'on retrouve au fil de l'action, les deux procédés qui caractérisent le rituel, selon Lévi-Strauss (1971) : **morcellement et répétition**. Morcellement puisque l'action se trouve décomposée en une multiplicité de séquences : ici des variations sont possibles ; des éléments peuvent venir s'agréger, tel l'échange de médailles à Avallon. Quant à la répétition, elle obéit à ce schéma invariant, ces séquences qui sont comme des figures imposées (par exemple la coupe du ruban). J'ai assisté à des rites sacrificiels en

Afrique ; les participants pouvaient à l'avance m'indiquer en détail ce qui allait se passer, et cependant le moment venu, ils se passionnaient pour les opérations auxquelles ils assistaient comme s'ils étaient là pour la première fois. Je retrouve dans ces inaugurations le même processus : les participants semblent fascinés par l'action. De même que, lors d'une minute de silence, personne ne s'aviserait d'émettre un son, de même dans cette situation conventionnelle, le public a les yeux rivés sur l'officiant.

Le rite, a noté l'ethnologue P. Smith (1979) fonctionne comme un « piège à pensée » : tout devient acceptable parce que sur le moment chacun ne demande qu'à y croire. Le paradoxe du rituel politique, c'est qu'il articule émotion et artifice sans qu'on sache trop comment l'un naît de l'autre. Le fait est que ça marche et que rares sont ceux qui se dérobent lorsqu'ils sont invités à ces cérémonies officielles. Si l'on en juge par la quantité d'opérations de ce type qui se déroulent un peu partout chaque semaine dans notre pays, il est clair que le rituel républicain a encore un bel avenir devant lui. C'est que d'une part ces manifestations ont une fonction très précise dans une société fortement territorialisée où l'appartenance locale est un élément fort de l'identité individuelle et collective. Inaugurer un édifice, commémorer les enfants du pays qui se sont illustrés à un titre ou un autre, c'est matérialiser le rapport du politique à la société civile. N'oublions pas qu'en France un élu est d'abord un élu du sol. L'enracinement est une qualité qui vous désigne aux suffrages de vos concitoyens. Dans le même ordre de métaphore on n'hésite pas à « cultiver » sa circonscription, et on se méfie de ceux qui tombent du ciel : les « parachutés ».

Notons donc que le rituel politique est inséparable d'une *conception globale de la représentativité* qui ancre la légitimité dans le territoire. Pour construire et, par la suite, entretenir cette légitimité il faut réactiver les rites qui en appellent au local et à sa mémoire, qui exaltent à travers le drapeau, les médailles et les références à la nation, un système de valeurs patriotiques communes. Il n'est donc pas très étonnant que, du président de la République à l'élu de base, on se livre à ces pratiques dont la fonctionnalité peut paraître douteuse à l'observateur extérieur.

Rites d'affrontement

J'ai évoqué des rites périodiques bien ancrés dans le quotidien politique de notre société. Cérémonies officielles, formalités, résidus d'un univers notabiliaire en mutation rapide, diront certains. Et ils citeront, à l'autre bout du spectre, d'autres grands rituels occasionnels. Il s'agit notamment des meetings et des manifestations de rues. Ces rites ponctuent les circonstances où la vie politique prend un tour plus agité. La manifestation de rue se prête à un symbolisme bien particulier : si les rites précédemment cités référaient à des valeurs consensuelles, la manifestation brandit les symboles de l'antagonisme : le peuple dans la rue, les mots d'ordre, les

banderoles. Ici on dénonce, on interpelle, il y a toujours un arrière-fond de violence. Mais, comme l'ont montré certains anthropologues, la manifestation s'ordonne elle aussi selon un canevas bien précis : l'improvisation se coule dans un protocole d'action qui ne saurait déroger aux règles collectivement admises. On pourrait faire la même observation concernant un autre rite d'affrontement : le meeting politique. Point de surprise non plus : chaque camp fait ici une démonstration de puissance. Sur scène, des orateurs et des dignitaires choisis en fonction du lieu, des circonstances et de leurs positions hiérarchiques dans le mouvement. Dans la salle une population qu'on est allé parfois chercher dans un vaste périmètre. Tout se joue dans le rapport qui s'institue entre cette collectivité dont la tâche consiste à applaudir et à crier des noms et des slogans et les officiants qui doivent sans cesse attiser l'enthousiasme.

Sans me livrer à des descriptions détaillées de meetings ou de manifestations, je retiens qu'ils ont en commun avec les rituels notabiliaires d'exiger de la part des protagonistes une **présence physique**, d'être eux aussi **localisés**, de se décomposer en une multiplicité de séquences, combiner des **paroles et des symboles non verbaux** : comportements gestuels, manipulations d'objets à valeur symbolique, le tout dans une mise en scène qui intègre conventionnellement l'ensemble action/discours. Autre analogie : la **dimension religieuse** de ces cérémonies qui renvoient les unes et les autres à une transcendance (la Nation, le Peuple, la classe ouvrière) : transcendance évoquée dans le discours des officiants ou par le jeu des symboles utilisés. On retiendra aussi la dimension proprement religieuse de la relation qui s'instaure entre l'officiant et les fidèles. Nous avons bien affaire ici à des rites dans toute l'acception du terme. Morcellement, répétition, d'un côté ; dramatisation de l'autre, tout concourt à produire ce piège à pensée qu'évoque P. Smith. De même nous retrouvons à l'œuvre les quatre ingrédients, sacralité, territoire, primat des symboles et valeurs collectives.

3. Les rites républicains et la communication politique moderne

Quelques questions méritent d'être posées. La première a trait aux rites de la France profonde. Sont-ils désormais autre chose que des survivances vouées à extinction à plus ou moins long terme ? Verra-t-on longtemps des présidents passer leur journée à inaugurer, commémorer et remettre des décorations ? La seconde porte sur les rites de combat : n'observe-t-on pas une progressive disparition des grands élan populaires, avec une diminution des manifestations et des meetings en tous genres ? Peut-on considérer qu'on assiste à une mutation des pratiques politiques axées désormais sur les performances télévisuelles plutôt que sur les grands-messes militantes ?

On peut constater en ce qui concerne la première interrogation que le pouvoir des médias n'a nullement entraîné une désaffection des rituels les plus traditionnels du répertoire

républicain. Ceux-ci se portent très bien : et, en dehors même des marathons électoraux où l'on a observé une recrudescence d'inaugurations — la veille du second tour de l'élection présidentielle Jacques Chirac inaugurait encore un bâtiment public, des ministres et des élus ont continué de se consacrer au travail rituel. Imaginer que cela cesse reviendrait à se représenter le contact brusquement coupé entre la machine politique et la société environnante. Ces rites restent partie intégrante du fonctionnement politique des élus, mais peut-être faut-il poser la question autrement et se demander si les développements nouveaux de formes de communication politique ne leur offrent pas des perspectives inédites.

Avant de développer ce point et en réponse aux autres interrogations qui viennent d'être soulevées, je dirai qu'on assiste effectivement à une nette érosion des rituels de combat. Cela peut paraître plus curieux, étant donné que manifestations et meetings semblent embrayer bien plus directement sur des préoccupations sociologiques. En même temps tout se passe comme si ces pratiques qui s'étaient multipliées à la fin des années 60 avaient connu un certain essoufflement. Restons cependant prudents : plutôt que de diagnostiquer une disparition prochaine de ces formes rituelles, j'aurais tendance à souligner une transformation profonde qui affecte ces pratiques et qui là encore témoigne de la manière dont les nouveaux modes de communication politique peuvent influencer sur des rituels sans pour autant s'y substituer.

Essayons donc d'envisager successivement ces interactions dans les deux domaines que nous avons distingués. Et d'abord les rites consensuels : si je reprends les déplacements effectués par Mitterrand et Pasqua, je note l'importance du rôle conféré aux organes d'information dans des opérations de ce genre. L'inauguration de la gare de Nevers mobilise à elle seule non seulement la presse locale, mais les médias nationaux. D'ailleurs durant le voyage en train les journalistes parisiens interrogent Mitterrand sur le grand sujet du moment, l'après-16 mars. Celui-ci précise notamment qu'il n'écartera pas le Premier ministre des affaires diplomatiques, ce qui donne lieu à des titres « Le Premier ministre selon François Mitterrand » (*Le Monde*, 17/2/86) et « Mitterrand : la diplomatie, c'est aussi le Premier ministre » (*Le Matin*, 15/2/86). On retiendra aussi une petite phrase du discours prononcé à la gare de Nevers : « je ne suis pas spécialement amateur d'inaugurations ». Ce qui donne lieu dans *Le Monde* du surlendemain au commentaire suivant : « M. Mitterrand a "inauguré les chrysanthèmes", comme aurait dit le général de Gaulle, toute la journée du vendredi 14 février. Mais le 16 mars on ne l'y reprendra plus. »

Du rituel politique on attend donc autre chose que la réaffirmation d'un rapport privilégié entre le protagoniste et une population locale. Au-delà de la communauté directement concernée par le rite, l'officiant s'adresse à la cantonade. Cela est bien évident quand Mitterrand multiplie les allusions à sa conception du rôle du président et du premier ministre avant mars 86, ou un an plus tard, quand il dessine en des occasions semblables, les conditions d'une nouvelle candidature à l'élection présidentielle. De même on ne s'étonnera pas d'entendre M. Pasqua développer à l'occasion de l'inauguration d'un centre de secours les grandes lignes de sa politique sécuritaire. Toutes ces déclarations trouvent presque immédiatement un écho dans la

presse et dans les autres médias. Le rituel devient ainsi de plus en plus loquace. La réussite de la performance se mesure à l'écho qu'elle recueille dans les médias. Cette constatation n'est pas seulement valable quand on a affaire à des personnages qui occupent des positions de premier plan comme ceux que je viens d'évoquer. Si on envisage en effet la circulation de l'information politique dans un département on s'aperçoit de l'importance qu'accorde à ces manifestations rituelles la presse locale. Il y a une véritable compétition entre les élus qui prétendent au « leadership » local pour obtenir le plus souvent possible leur photo dans le journal. L'assistante d'un député me racontait l'amertume de son patron à ce sujet : « toutes les fins de semaine, il arpente sa circonscription pour participer à toutes les manifestations officielles ; et il s'aperçoit le lundi qu'il n'y a même pas de photo, ou qu'il ne figure pas sur l'image. C'est invraisemblable. »

Cette chasse à l'image n'est pas l'expression d'un narcissisme déplacé mais celle d'une contrainte dont toute stratégie de pouvoir est tributaire. Certains hommes politiques locaux sont particulièrement gâtés en la matière, en particulier le président du conseil général. Ce septuagénaire n'a pas relâché son activité en matière d'inaugurations et autres cérémonies du même genre. Il est toujours au centre du groupe qui a les honneurs du photographe, et des bribes de son discours sont rapportées dans le compte rendu du rituel. Lui-même reconnaît que cette présence médiatique locale est le fruit d'un travail de longue haleine, « mais, dit-il, beaucoup reste encore à faire, pour que s'affirme mieux l'image de la nouvelle autorité départementale. »

On ne saurait sous-estimer l'impact de quotidiens comme *L'Yonne républicaine* ou *La Montagne* dans la Nièvre qui sont plus lus que les quotidiens nationaux. On peut d'ailleurs reprendre l'analyse du rituel du point de vue des journalistes. La presse régionale consomme, en gros, quatre types d'événement : la nouvelle nationale du jour, les catastrophes locales, les nouvelles singulières de la chaque micro-région, les nouvelles d'intérêt collectif : signature d'une convention culturelle État/région/département, nouveau centre des impôts, etc. Du point de vue des journalistes, le rituel offre la mise en scène minimale qui permet de présenter au public des événements de ce genre. Rituel et communication se complètent ici, et cette complémentarité est la meilleure garantie de la survie de cérémonials qui n'ont pas évolué dans leur forme depuis les débuts de la III^e République.

En ce qui concerne les rituels de combat, la situation apparaît bien différente. Pour des raisons sociologiques d'abord, la disparition d'une partie de la classe ouvrière, et l'effondrement de ses organisations traditionnelles ne pouvaient être sans effet sur le modèle d'action publique correspondant. La grève, la manifestation de rue tendent à se raréfier. En même temps ces actions apparaissent plus que jamais tributaires des médias. Filmer une marche de la République à la Bastille ne suffit plus même si la foule est là. Il faut de la couleur, on introduit des déguisements, des masques, des marionnettes, de la chanson, etc. Les grands défilés étudiants témoignent de cet effort pour rendre plus attrayant un rite qui avait tendance à se figer. A la différence de ce qui se passait avec les rites consensuels, ce sont les méthodes de communication

moderne qui déclenchent une transformation progressive du rite. Là encore, il s'agirait de rendre le rituel plus loquace, de déclencher des effets de sens, moins par les discours, que par la manipulation de symboles appropriés.

Cet impact du mode de communication sur les formes et les contenus du rite politique est encore plus visible dans les grands rassemblements de masse. La dernière campagne présidentielle a présenté une avancée décisive en la matière. Le meeting y est désormais conçu non plus comme une grand-messe réunissant les fidèles, la hiérarchie et le leader, mais comme un spectacle doté d'une véritable mise en scène et où l'on fait appel aux artistes les plus connus. Musique, chansons, utilisations de l'image, éclairages rien ne manque à ce qui se veut une fête. « Mieux qu'à la télé » : cette réflexion d'un de mes voisins est significative. Il s'agit d'attirer des spectateurs, jeunes de préférence, en leur offrant un maximum d'attractions. Certains comme Chirac, ont modifié la forme même des interventions : plus de discours, mais des réponses aux questions d'un grand jury sélectionné pour l'occasion, avec des animateurs de télévision pour diriger le débat. Il est clair qu'un rituel républicain qui avait jusqu'à ces dernières années conservé son caractère traditionnel s'aligne sur un modèle de communication explicitement télévisuel. Au point même que le protagoniste peut se contenter de figurer seulement sur un écran, en l'occurrence géant ; ce fut le cas des premiers meetings de Mitterrand.

Pour reprendre l'ensemble des remarques précédentes, je dirai qu'on voit se dessiner deux grandes tendances. La première va dans le sens d'une préservation des rites consensuels classiques ; ici la communication joue le rôle de chambre d'écho. L'accent se déplace de la forme rituelle vers le message que le rite donne l'occasion de délivrer : le rite est loquace, ou plus précisément il devient un excellent support d'énonciation. La seconde tendance correspond à l'évolution des rites de combat. Ceux-ci connaissent une mutation tout à fait considérable. Mais cette mutation concerne plus la forme que le contenu. Le spectacle prend le pas sur le message. Il faut multiplier les innovations, les effets d'annonce pour se maintenir à flot. Grandeur et servitude du rituel pris entre les exigences de la tradition républicaine et l'attrait nouveau des feux de la rampe ! L'évolution qui se dessine ici pose bien des questions. Il faut notamment se demander si le contexte mouvant que je viens de décrire n'est pas également propice à l'émergence de formes syncrétiques qui combinent de façon originale rituel et communication moderne en travaillant simultanément différents registres symboliques. Le pèlerinage de Solutré incarne bien, me semble-t-il ce nouveau syncrétisme du rituel politique.

4. Un rituel syncrétique: le pèlerinage de Solutré

Depuis le 10 mai 1981 les journalistes ont coutume de se déplacer annuellement le lundi de Pentecôte à Solutré où ils sont conviés à suivre le pèlerinage qu'effectue en ces lieux F. Mitterrand. Il s'agit là de l'un de ces rites qui ponctuent la vie politique du pays, mais qui offre

toutefois la particularité d'avoir en quelque sorte été inventé par son propre protagoniste. La roche de Solutré est un site préhistorique localisé au cœur de la Bourgogne et qui domine le vignoble de Pouilly et la vallée de la Saône. Le promeneur qui se livre à l'ascension de ces lieux pentus atteindra une hauteur de 495 mètres par un sentier assez abrupt, et il contempera le spectacle paisible de ces terres fécondes porteuses de traditions ancestrales.

Depuis 1946, F. Mitterrand effectue chaque année le pèlerinage de Solutré, en mémoire des années de guerre, lorsque, après s'être évadé d'Allemagne, il trouva refuge non loin de là, comme nombre de résistants, chez les Gouze qui hébergèrent notamment Henry Frenay et Bertie Albrecht. On sait que par la suite le futur président devait épouser l'une des filles de ses hôtes. Jusqu'en 1981 l'ascension de la roche de Solutré faisait partie de ces rites intimes que chacun de nous effectue à sa manière pour commémorer telle circonstance qui a marqué le cours de son existence.

Devenu président de la République, F. Mitterrand demeure attaché au rituel qu'il a créé. Ce dernier ne subit en apparence aucune transformation marquante, à ceci près que, désormais, les journalistes sont invités à suivre ce déplacement présidentiel. L'ordonnement du rituel comporte trois séquences successives.

En premier lieu, l'ascension de la Roche de Solutré en compagnie des « fidèles » : c'est l'occasion pour les photographes de mitrailler le promeneur illustre. Les reportages effectués à cette occasion fixent une image de l'état du président. Tout se passe comme si chaque année celui-ci témoignait en acte, durant l'escalade, de son excellente condition physique. Les vêtements de F. Mitterrand donnent aussi matière à commentaire. Pantalon de velours côtelé ou de toile, selon les années, veste de sport, chapeau de toile ou casquette, canne, c'est un homme d'État loin des contraintes protocolaires qui chemine en ces dernières heures du matin « L'homme qui marche à la tête de la procession, canne en main, coiffé d'un chapeau de toile façon pêcheur, paraît serein, comme débarrassé, un instant de soucis. Il fait beau ». (*Le Monde*, 24/5/86).

Pêcheur à la ligne, le Président ? En tout cas, l'habit fait ici le moine : velours et toile, teinte beige ou marron, manifestent une proximité de la terre, une simplicité rustique, rappelant l'attachement de l'hôte de l'Élysée aux valeurs du terroir. Un détail est révélateur à cet égard : alors que les années antérieures les journalistes avaient noté que le Président portait des pataugas, F. Mitterrand précise à leur intention, hors du pèlerinage de 1985, « que ses chaussures sont d'un autre modèle, fabriqué à Château-Chinon dans une usine qui s'appelle Morvan-Chaussures, je crois » (*Le Monde*, 28/5/85). Le choix d'un produit local fabriqué non loin de là, dans l'ancienne circonscription du président manifeste éloquemment la signification territoriale du rituel.

Souvenir de l'accueil qu'il reçut aux heures sombres et de l'alliance qu'il contracta, ici en Bourgogne, avec une famille et avec les lieux, la séquence de l'ascension offre un double caractère : voici d'une part un homme qui a fait vœu de ne pas oublier et qui vient s'absorber dans la contemplation d'un passé tout à la fois sombre et glorieux ; en haut du rocher

F. Mitterrand peut aussi méditer sereinement sur les destinées du pays. Mais cependant l'ascension de la roche de Solutré n'offre nullement le spectacle d'un homme seul. Tout nous rappelle ici l'alliance et la fidélité : présence de la famille du Président et des conjoints et enfants de ses amis, atmosphère d'excursion printanière, le rite présente l'image d'un bien-être partagé. Ainsi est-il décrit par l'un des journalistes présents.

La seconde séquence du rite réunit les participants autour d'un déjeuner dans un restaurant situé non loin de là, « La Grange aux bois » : on y retrouve l'atmosphère bon enfant qui régnait à Solutré. Sur le carton du menu, on lit d'ailleurs : « Déjeuner de la famille Mitterrand dans une agréable détente sur la route pittoresque des vins ». Après ce repas auquel participent ceux que les journalistes désigneront comme les « proches » du Président, vient le grand moment médiatique de la journée : ni conférence de presse, ni dialogue anodin, la conversation qui s'engage entre F. Mitterrand et les représentants de la presse assis autour de lui offre la possibilité au Président de s'exprimer sur tous les sujets d'actualité en faisant part de ses réflexions sur un mode serein et même parfois sur le ton de la confiance.

On notera que Solutré est aussi l'occasion de délivrer certains messages anticipateurs à propos de l'évolution prévisible de la situation politique. Lors du pèlerinage de 1986 le chef de l'État indique comment il entend pratiquer la coexistence avec la nouvelle majorité, et il laisse entendre que la signature des ordonnances sur les dénationalisations et le redécoupage électoral poseront problème. Quelques mois plus tard les Français pourront relever la continuité des positions présidentielles en la matière. D'autres déclarations de F. Mitterrand les années antérieures ont également valeur d'anticipations, ainsi, en 1984, interrogé à propos du chef du gouvernement, le président répond : « Le Premier ministre a beaucoup de qualités, beaucoup de mérite, beaucoup de courage et de sensibilité. Il travaille beaucoup. Il n'est pas facile d'en trouver un autre qui ait autant de qualités. Mais il y en a, j'espère » (*Le Monde*, 12/6/84). Un mois plus tard Laurent Fabius remplace Pierre Mauroy — qui décidément cumulait beaucoup de « beaucoup ». Les titres des reportages consacrés au pèlerinage de Solutré indiquent assez clairement comment sont perçus ces messages anticipateurs ; lisons ceux de la cuvée 85 : « Mitterrand : ce que je sais de l'après-86 » (*Libération*, 2/5/85) ; « Mitterrand sur son rocher. Il ne renoncera à aucun de ses droits » (*Le Quotidien de Paris*, 27/5/86).

Étrange destin que celui de ce rite intime devenu une trentaine d'années plus tard l'élément d'une stratégie de communication. Devenu politique le rituel n'est-il pas en quelque sorte « dénaturé », prétexte à une de ces opérations de communication dont sont friands les spécialistes modernes ? C'est peut-être aller un peu vite en besogne que de retenir exclusivement ce dernier aspect de la journée du Président : le rituel se réduirait-il à ce que dit le Président ? A suivre les pas de ce dernier, l'ethnologue ne peut que contester ce type d'assertion qui tend à appauvrir considérablement la portée d'une telle célébration. Qu'avons-nous observé en effet ? En premier lieu une ascension, et le thème de la verticalité n'est pas sans importance dans la symbolique mitterrandienne. Lors de son intronisation en mai 1981, le chef de l'État était monté, suivi de nombreux Parisiens, au sommet de la Montagne Sainte Geneviève pour se

recueillir à l'intérieur du Panthéon. Le caractère ascendant de ce type de déplacement témoigne d'une part de la position du protagoniste dans la hiérarchie politique. Comme c'était le cas au Panthéon, bien que sur un mode très différent, F. Mitterrand a rendez-vous au sommet du rocher avec l'Histoire : une histoire très ancienne — celle que mettent à jour les archéologues du lieu — et des souvenirs bien plus proches, puisqu'il évoque la Résistance : dans l'un et l'autre cas, il est question de la France et de sa grandeur.

Nous discernons ici la dimension proprement religieuse du rituel politique : comme dans le déplacement nivernais le sacré se trouve ici convoqué. Mais à Solutré, c'est un dialogue entre l'homme Mitterrand et la transcendance de la France historique, alors que le premier rituel mettait en scène l'élu du peuple et la tradition républicaine. En combinant les registres du familier et du sacré, le rite donne à voir en un raccourci saisissant les différentes facettes du personnage de F. Mitterrand, en même temps qu'il contribue à le constituer en héros d'une mythologie dans un formidable face-à-face avec la Nation et l'Histoire. Point de pompes, ni de fanfares ici, mais la représentation d'une indéfectible fidélité à un terroir et à des gens au milieu desquels le Président s'est battu.

Dans le rituel de Solutré l'homme public se confond avec l'homme privé, le familier se mêle au sacré pour conférer au personnage de F. Mitterrand une dimension plus authentique. En ce sens le rite construit une image plus riche et plus complexe de son protagoniste que celle qui émerge des prestations coutumières du Président dans les médias. Ces derniers occultent la ferveur, et là où le Général de Gaulle dans ses grands-messes télévisées parvenait à évoquer une relation véritablement spirituelle au pays, F. Mitterrand reste perçu d'abord comme un grand politique. Lors du pèlerinage de Solutré, au contraire, le « message » politique vient seulement prolonger une méditation plus haute. Certes l'adjonction au rituel d'une conversation avec les journalistes peut paraître quelque peu artificielle. Ne vient-elle pas rompre en quelque sorte l'harmonie de cette journée « en famille » ? Ne réintroduit-elle pas la contingence du présent immédiatement après une phase de recueillement ? Bref, en quoi ce jour de Pentecôte est-il propice à la manifestation publique des pensées du chef de l'État ?

Pour répondre à ces questions, il faut se référer à la signification même de la Pentecôte dans la tradition chrétienne. On sait en effet que cette fête commémore cinquante jours après Pâques l'effusion de l'Esprit saint sur les apôtres et les disciples du Christ. D'après les Actes des apôtres, les disciples et les apôtres dispersés après l'arrestation de Jésus seraient revenus à Jérusalem et auraient passé leur temps en prières dans une chambre haute. Le cinquantième jour après la résurrection du Christ, ils étaient assemblés au nombre de cent vingt et priaient, lorsqu'ils furent soudain remplis du Saint Esprit et se mirent à parler des langues étrangères qu'ils n'avaient jamais apprises. Or se trouvaient à Jérusalem des Juifs venus de toute la surface du monde pour assister aux fêtes et qui, devant ce phénomène merveilleux s'étonnèrent et accusèrent les apôtres et les disciples d'ivresse. Alors Pierre prit la parole pour répondre à ce reproche, et trois mille personnes se convertirent après son discours. Le miracle de la Pentecôte marque ainsi le début d'une ère nouvelle : les langues se délient et la prophétie se répand comme une traînée de feu parmi ceux qui ont adopté la foi nouvelle.

Sans nullement prétendre chercher dans cette référence aux Actes des apôtres une quelconque clé pour comprendre le rite de Solutré, démarche à tout le moins réductrice, un point nous retiendra cependant : la descente de l'Esprit saint se manifeste par la capacité immédiate de comprendre et d'être compris. Que le choix de ce jour pour converser à cœur ouvert avec les représentants des organes d'information soit ou non intentionnel, il n'en acquiert pas moins une signification particulière dans ce contexte éminemment religieux. Alors que l'entretien avec les journalistes apparaît au premier abord dans son évidence profane en contraste avec un rituel qui met en jeu une relation entre l'homme et la transcendance, la référence au miracle de la Pentecôte introduit une véritable continuité entre les différents moments de la journée présidentielle. Plus encore elle produit un contexte d'énonciation propice au mode de communication adopté par le premier personnage de l'État, confiant et par instants, sinon prophétique, du moins enclin à l'anticipation.

A observer cet entrelacement du motif religieux et de l'intentionnalité profane, on discerne mieux la véritable complexité du rituel politique. Il est clair que ce dernier met en scène une relation au sacré : la France laïque n'a pas effacé, en décrétant la séparation entre l'Église et l'État, une dimension religieuse qui est inséparable me semble-t-il du projet républicain. Les déplacements de F. Mitterrand dans la Nièvre et à Solutré offrent l'occasion d'une évocation de valeurs transcendantes qui ont nom Nation, République, Terre, Famille, Histoire. Il n'y a donc pas ici différence de nature entre les rites politiques des sociétés traditionnelles et ceux qui nous sont contemporains. Comme d'autres hommes d'État de premier plan, le président de la République se conforme à une logique des représentations qui lui préexiste : celle-ci ordonne les relations du gouvernement central avec les différents segments territoriaux et dessine les contours de la représentativité de l'élu républicain. Le travail rituel engendre dans ce cadre les signes de la légitimité.

Dans le rituel de Solutré on observe donc une articulation très subtile entre une stratégie de communication moderne et une forme beaucoup plus archaïque qui nous renvoie aux grands rites annuels de régénération pratiqués dans les royautes divines et qui ont été décrits par Frazer. Dans ce cas précis il n'y a pas rupture entre la partie du rite qui exalte la tradition, les valeurs nationales ou républicaines, et celle consacrée à la transmission du message. Plus généralement, si l'on considère le style mitterrandien, on constate une extraordinaire faculté d'ingérer rituel et communication. C'est certainement l'une des clés de sa popularité actuelle. Seul De Gaulle avait su avant lui innover en ce domaine, notamment en faisant appel aux conférences de presse qui firent les beaux jours des débuts de la V^e République. La tentative de Giscard par la suite pour casser le rituel républicain traditionnel au profit d'une politique de communication à l'américaine échoua, car l'ancien président de la République n'avait pas compris la nécessité d'intégrer les deux dimensions.

En conclusion je me bornerai à trois remarques :

- 1) Il existe un ensemble de rituels qui ponctuent la vie politique de nos sociétés et occupent une place dans les pratiques des gouvernants et des élus. Ces rites doivent être réinscrits dans le contexte plus général de la symbolique républicaine.

- 2) L'impact du développement rapide des technologies médiatiques, l'utilisation progressive des méthodes modernes de communication par les hommes politiques sur ces pratiques traditionnelles méritent une analyse nuancée. Si les rites d'affrontement sont profondément transformés dans leur forme et leur contenu, les rites consensuels perdurent et trouvent dans les médias un prolongement, une chambre d'écho.
- 3) Par ailleurs, de nouveaux rites surgissent qui combinent tradition, dimension religieuse et stratégie de communication. On peut se demander si, à terme, l'un des facteurs de la réussite des hommes publics ne résidera pas dans leur capacité à inventer de tels rites syncrétiques.

1. Cf. E. Goffman : « le rituel est un acte formel et conventionnalisé par lequel un individu manifeste son respect et sa considération à l'égard d'un objet de valeur absolue, à cet objet ou à son représentant » (*La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit, 1973, T. 2, 73).

BIBLIOGRAPHIE

- Abélès, M.
 1986, « L'anthropologie et le politique », *L'Homme*, 97-98, XXVI (1-2), 191-212
 1987, Inauguration en gare de Nevers. Pèlerinage à Solutré, *Les Temps Modernes*, 488, 75-96.
 Evans-Pritchard, E.E.
 1989, *Jours tranquilles en 89. Ethnologie politique d'un département français*, Paris, Editions Odile Jacob, 365 p.
 1948, « The Divine Kingship of the Shilluk », in *Essays in Social Anthropology*, Londres, 1962, 66-86.
 Habermas, J.
 1986, *L'Espace public*, Paris, Éditions Payot, (Ed. orig., 1962), 324 p.
 Izard, M.
 1973, « La lance et les guenilles », *L'Homme*, XIII (3), 139-149.
 Kuper, H.
 1947, *An African Aristocracy. Rank among the Swazi*, Londres, Oxford University Press.
 Lefort, C.
 1986, *Essais sur le politique (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, le Seuil, 332 p.
 Lévi-Strauss, C.
 1971, *L'Homme nu*, Paris, Plon, 688 p.
Le Nouveau Testament
 1974, trad. E. Osty, J. Trinquet, Paris, Éditions Siloé, 571 p.
 Smith, P.
 1979, « Aspects de l'organisation des rites », in Izard, M., Smith P. (ed), *La Fonction symbolique*, Paris, Gallimard, 139-170.
 Viansson-Ponté, P.
 1963, *Les Gaullistes, rituel et annuaire*, Paris, Le Seuil, 191 p.